

vis-à-vis de lui. Il provoque une rupture entre le présent et le passé sur laquelle il développe une interprétation des faits qui inscrit le rejouement de son vécu passé dans le présent de son enfant.

L'adulte refuse de reconnaître les caractéristiques de ses nombreux passages à l'acte et les particularités de leurs conséquences. Il a peur de se dévoiler d'abord à ses propres yeux (image de soi, de la famille) puis à ceux des autres (peur du jugement et d'un éventuel châtement). Il écarte donc l'idée de sa propre responsabilité dans l'établissement, chez l'enfant, d'un refoulé qui, au fil des jours et des années, devient de plus en plus prégnant et laborieux à mettre à jour.

Pour conforter l'illusion de leur innocence et pour correspondre à la représentation qu'ils se font d'un être dit «civilisé», les adultes se désresponsabilisent dans leur relation à l'enfant en se soumettant aux directives des spécialistes. C'est sur ce terrain entièrement miné par le mensonge relationnel que les enfants doivent développer une structure linguistique édifiée depuis des siècles pour servir et glorifier le pouvoir.

Le langage affecté

L'apprentissage de la langue est celui de la dévotion à l'ordre du plus fort. À chaque mot prononcé pour instruire l'enfant est associé le comportement à avoir vis-à-vis de ce que ce mot désigne. Les subtiles facultés de la conscience de l'être sont alors, au-delà de leur déni, manipulées et orientées à des fins d'exploitation. Par l'apprentissage de la langue, les parents et les éducateurs inoculent un rapport factice aux objets et aux autres. Lorsque je disais «table» à mon enfant, je lui transmettais un rapport contraignant à l'objet – *ne pas s'asseoir sur la table, ne pas mettre ses pieds sur la table, ne pas salir la table, essuyer la table, mettre le couvert sur la table, etc* – et donc celui que lui-même devrait avoir plus tard, tout en me faisant croire que celui-ci serait naturel, alors que le mien ne l'était pas. Il était le fruit d'une éducation structurée par-dessus la terreur.

L'enfant connaît la raison d'être de la parole, il réalise à ses dépens l'utilisation qu'en font les adultes. Il se rebiffe car il sait que l'adulte nomme *ce que ce dernier veut qui soit* et non pas ce qui est. L'enfant souffre d'être obligé de développer en lui des rapports mensongers au monde et, qui plus est, de devoir les intégrer comme étant naturels. Il se révolte contre cette humiliation faite à sa nature consciente.

Prononcer un mot, c'est émettre une vibration. Si les vibrations sont perturbées par des traumatismes, des

Manipulation

Quand les parents utilisent les mots pour manipuler la spontanéité de l'enfant, les conditionnements qui en découlent obligent ce dernier à quérir l'approbation parentale au détriment de sa sensibilité.

La mère est assise à une table de café. Le père arrive avec leurs deux enfants, un garçon de sept ans – «l'âge de raison» – et une fillette de trois ans environ. Cette dernière veut s'asseoir à côté de son père, mais l'aîné prend cette place en premier. La fillette est contrariée et le manifeste. Suit alors ce dialogue :

Le père (à sa fille) – Tu ne fais pas de caprice, s'il te plaît.

La fillette (tirant l'écharpe de son frère, tapant du pied) – Je veux aller à côté de papa !

Le père (très vite excédé) – Tu n'es pas sage ! Va à côté de maman ! (maintenant menaçant) Je compte jusqu'à trois : un, deux... (La fillette s'assied à côté de sa mère.)

La mère – D'abord, on parle gentiment, c'est la première chose.

La fillette (à sa mère) – Je veux aller à côté de papa !

La mère – Tu déranges tout le monde. Il y a des gens qui mangent.

Le père (à sa fille) – C'est pas gentil. Il faut dire «Papa, est-ce que je peux aller à côté de toi, s'il te plaît ?» (La fillette s'exécute à voix basse.) Je n'ai pas entendu. Et ton sourire ? (à son fils) Tu es gentil, tu as l'âge de raison. Laisse la place à ta sœur. (Les enfants échangeront leurs places.)

Le reste du temps, les enfants manifestent leur impatience, ils ne tiennent pas en place. À chacun de leurs mouvements, le père et la mère

réaffirment leurs principes éducatifs : *reste assis, dis merci, ça suffit maintenant*, avec une voix tantôt menaçante, tantôt douceuse.

L'élan de la fillette vers son père est cassé par l'interdit de vivre sa spontanéité. Sur cet élan est posé un «caprice», c'est-à-dire une projection du père sur l'enfant. Du point de vue du parent, l'élan de l'enfant doit être éduqué pour qu'il corresponde à ses attentes et soit soumis à son bon vouloir. La déception de la fillette et l'expression de sa souffrance sont interprétées comme une rébellion à l'ordre du père, qui menace son enfant d'une violence qu'elle a manifestement déjà subie dans l'intimité du foyer familial : «*Je compte jusqu'à trois : un, deux...*».

De son côté, la mère confirme cette intransigeance tout en développant chez sa fille des comportements de soumission à l'égard de l'homme. Père et mère semblent unis dans leur volonté d'éduquer : «*On parle gentiment. Tu déranges tout le monde.*» La soumission de la fillette lui vaut d'être finalement tolérée auprès de son père, mais aux conditions fixées par ce dernier. Au fils aîné, il désigne aussi un rôle : celui du grand qui à «l'âge de raison» et cède sa place parce que papa l'exige. Il y avait pourtant d'autres solutions, visiblement inaccessibles au père.

En manipulant ainsi leurs enfants, les parents cachent leur volonté de ne pas les accueillir simplement. Pour l'enfant, l'empreinte qui découle de ces conditionnements est durable. Il enregistre que *seule la soumission à ses parents* lui donne le droit de vivre. En grandissant, il cherchera compulsivement l'approbation d'une figure parentale et n'aura plus pour guide l'intégrité de sa sensibilité.

M. Co.

déplacements de sens ou des interprétations de la réalité, les enfants le sentent immédiatement. J'ai souvent vu de très jeunes enfants changer de comportement à l'instant même où leur mère commençait à évoquer justement son état émotionnel. Généralement, l'enfant manifestait au préalable un agacement ou une colère. La mère le lui reprochait et le rejetait. En conséquence, l'enfant s'accrochait. C'étaient des situations très pénibles qui se résolvaient lorsque j'invitais les mamans à se centrer sur ce qu'elles avaient vécu *juste avant que l'enfant soit dans cet état*. Au moment

où celles-ci reconnaissaient leur vécu et le nommaient précisément, *l'enfant quittait cet état*, visiblement libéré de la cause qui le justifiait. À chaque fois, l'enfant exprimait les sentiments que sa maman tentait de refouler.

L'adulte, par ses interprétations mensongères, perturbe le développement du langage harmonieux qui révèle la sensibilité et la conscience humaines. Il condamne les tentatives de l'enfant de nommer simplement ses découvertes et son senti afin de l'empêcher de révéler le déséquilibre psychique de l'adulte.

Sylvie Vermeulen